Document generated on 05/25/2025 2:53 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'Arabe

Karen Dorion-Coupal

Number 55, Fall 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4469ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dorion-Coupal, K. (1998). L'Arabe. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (55), 7–16.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'Arabe

Karen Dorion-Coupal

Je l'ai vu. Il n'y avait que des yeux. Des yeux qui voyaient. Des yeux qui prenaient tout.

J'ai vu ce regard plus noir que noir. Qui était là, en place sous le front. Fondant même jusqu'à la bouche, timide ou méprisante, un pas en arrière, un pas derrière. C'est cela : qui protégeait des arrières. Ses arrières.

Il y avait tout dans ce regard. Tout alentour s'y trouvait. Et surtout moi, petit billot de bois à la dérive sur ce grand lac d'eau sombre. Me dirigeant tout droit vers la chute. L'Arabe. Avait posé son regard sur moi.

Je n'ai rien dit. Je ne pouvais fuir. Ni soutenir ce regard qui me buvait ou me noyait, que sais-je, moi, des Arabes, sinon qu'ils croient au mauvais œil, ce n'était pas pour me rassurer.

J'ai ri, la belle arme ! J'ai levé le menton et lorgné le ciel en remuant la tête. Un rideau de cheveux a temporairement fermé ma vue à qui m'intimidait. Il était encore loin. Il me faudrait le dépasser, je reverrais ses yeux.

C'était jour. Près du coin de la rue. Je marchais vers le coin de la rue. Ah ! comme je n'aurais pas dû regarder au loin mais continuer, plutôt, à suivre le trottoir et ses imperfections. À suivre ses crevasses et ses vieux papiers. Timide, qu'on allait dire de moi. « Marche devant, la tête haute », me suis-je alors ordonné en silence. Je suis tombée droit dedans. On aurait dit qu'il m'attendait.

J'ai pensé à une embuscade. Pourquoi ce regard, alors que c'était l'heure de se rendre au boulot et que les petites gens étaient toutes occupées à penser au chat qu'elles fouetteraient dans la journée ? Il n'en fallait pas plus pour dérégler un air d'aller.

8

J'ai senti que l'asphalte de la rue s'était mis à fondre et qu'il s'écoulait par ces deux têtes de tuyaux plaquées, là, sous le front, de chaque côté du nez, à un peu plus d'un mètre cinquante du sol. Que le bitume s'écoulait vers moi. Qu'il s'écoulait sur moi après un long saut sans filet. Les Arabes n'ont pas besoin de filet.

Plus j'avançais, plus l'horizon se résumait à ces deux soleils noirs qui grossissaient en moi à chaque pas. Le contexte avait disparu. Je ne voyais plus la bouche. Je ne voyais plus les cheveux ni la charpente qui tenait le tout. On aurait dit les deux soleils en suspension comme des soleils, fondant sur moi. Tombant sur moi. Qui eus soudain l'étrange envie de suspendre ma course à mon tour et de m'allonger dans leur chaleur comme un voyageur épuisé l'aurait fait si ce n'avait été en ville qu'il marchait.

Cette pensée m'engourdit la conscience tout juste le temps qu'il fallut pour le dépasser. J'avais gagné l'autre côté de la rue. Nous ne partagions plus le même trottoir. Le fleuve de bitume était derrière. Je courrais bientôt sur la terre ferme.

□

Au bureau, cette histoire prit la forme d'un léger harcèlement. Non pas que j'en aie parlé à mes collègues, dont j'anticipais une réaction triomphaliste et sans appel sur le mode *On sait ben, les Arabes... !* Mais plutôt à cause de cette sensation laissée par le regard brûlant qui m'avait barré la route ce matin-là. Harcèlement, sans doute. Harcèlement, soit. Il avait posé son regard sur moi.

□

À partir de cette rencontre, je marchai dans le quartier en appréhendant que le ciel se troue par deux endroits comme il m'avait été donné de le constater à mon grand désarroi ce jour-là.

9

Je me mis à réaliser à quel point les gens de mon pays n'étaient pas tant gens de parole que gens sans regard. J'eus la révélation subite que nous avions les yeux plaqués sur la peau comme une décoration. Deux taches de bleu, de noisette ou de vert, sans plus. Presque en trompe-l'œil. Pour voir sans être vu.

Je me suis demandé si l'Arabe voyait autant que je l'avais vu. En en faisant l'hypothèse, j'envisageai l'acuité foudroyante avec laquelle ses yeux devaient balayer le monde. Voyait-il plus loin que moi ? Voyait-il le dedans des choses et des êtres ? Voyait-il en transparence ? Voyait-il les couleurs plus vives que nous ? plus éclatantes que nous ? Voyait-il le noir plus noir ? le blanc plus blanc ? le vide… tout vide ? le plein… bien plein ? Comme du granit massif ? Comment bon diable nous voyait-il ?

Ma propre vue me parut insipide. Vaguement panoramique et incapable de gros plans. Un peu floue comme celle des myopes. *Middle of the road. American stream. Ni fou ni fa.* J'avais de moi, désormais, l'image d'une taupe. D'un porcelet aux yeux minuscules et vitreux. Comme deux soucoupes d'eau stagnante reflétant un ciel morne. Sans réaction. Sans plus.

Je me suis même demandé comment j'étais arrivée à vivre tout ce temps sans accident, en proie à un tel déséquilibre. Cent trente livres en mouvement guidées par deux phares de douze volts. Mon Dieu ! Quelle témérité ! Je rentrai à la maison dormir dans le noir.

Je ne l'ai plus croisé pendant quelques semaines. Sans doute atterrée par la faiblesse de mon regard, je rampais sur le trottoir, soucieuse de franchir enfin la fameuse rue et de gagner au plus vite le bureau.

□

Puis, une fin d'après-midi, je le retrouvai. Je rentrais chez moi. J'arrivais de l'épicerie. Ils étaient trois. Postés sur le terrain à côté du 123. Trois têtes couleur sable, café et bois d'olive. Trois belles têtes distantes les unes des autres, mais invisiblement

liées par je ne sais trop quel fil dans la conversation qui dessinait un triangle. Je pensai à ces sculptures de Giacometti, inclinées dans l'espace, figées dans un mouvement échappant aux intrus.

Dans un decrescendo des voix, ils tournèrent lentement leur regard dans ma direction en esquissant des sourires arrêtés à différents moments de l'opération. Le premier ne me sourit qu'à peine et à retardement. Le second atteignit de justesse la catégorie des sourires. Le troisième me montra ses dents qui se marièrent avec joie à ses yeux rieurs.

Ils parlaient à quelques pas du trottoir et les voitures de la rue imposèrent subitement leur carcasse de métal, infiniment immobiles, infiniment dépendantes, accessoires. Ils parlaient en silence, avec aisance, donnant à chaque idée le temps de faire son chemin sans la brusquer, aussi observateurs qu'acteurs. Ils parlaient, ou du moins le faisaient-ils avant mon arrivée. Sans doute du temps et de sa magie. Les Arabes sont magiciens.

Les Arabes sont magiciens, je l'ai appris dans un livre de Saint-Exupéry. Est-ce bien dans un livre de Saint… ? Je me souviens d'une image. Un Arabe était coiffé d'un grand chapeau pointu comme celui que portent les fées dans *La belle au bois dormant*. Il était vêtu d'une longue robe couverte d'étoiles. Ou était-ce le chapeau qui était couvert d'étoiles ? J'oublie… Les étoiles étaient peut-être dans le ciel et l'histoire disait que le mage était astronome. Ou mathématicien. Poète, ça, j'en suis sûre ! Il était seul. Dans un espace immense. Et l'horizon de chaque côté et tout ce ciel au-dessus de lui en faisaient un être choisi. Un être aux pouvoirs exceptionnels.

À la pensée du magicien guérisseur, je pus gagner ma porte en échappant aux trois regards. Après les sourires, reçus comme il faut de temps à l'éclat de la lune pour gagner la terre, je ne vis plus rien et disparut dans la maison.

Un des trois Arabes était donc mon voisin. Et tout portait à croire que mon voisin était bel et bien celui du regard de l'autre jeudi.

11

Les murs de mon appartement s'avancèrent vers moi d'un bon mètre, y compris ceux du corridor où j'arrivai de justesse à passer avec mes sacs au bout de chaque bras.

□

Après ces événements, vous comprendrez qu'il me devint impossible de sortir dans la rue sans regarder de chaque côté, mais surtout du côté du voisin pour voir s'il y était. Une fois sur le trottoir, c'était l'enchaînement des pieds, les mains collées au corps, tantôt nues, tantôt serrant une serviette sur la hanche, ou portant un bébé joue contre joue, le bébé-étendard servant de bouclier. J'avais pour objectif la rue. Pas la mienne, l'autre. Celle qu'il me fallait franchir, en route vers le bureau. Celle où nous nous étions croisés.

Une fois descendues les deux marches du perron, c'étaient six pas sur les dalles de pierre pour rejoindre le trottoir, puis vingt-deux à droite jusqu'à l'entrée de la ruelle où, déjà, j'échappais à son champ de vision. Quinze autres et c'était la rue. Sauvée !

Là, il y avait des gens. Des passants inconnus mais familiers. Qui contournaient un camion chargé de bouteilles au détour de la Société des alcools. Qui croisaient une camionnette venue livrer des fleurs ou des légumes. Qui saluaient une file indienne de loupiots portant le même dossard, les petites mains agrippées à la corde tenue par une grande jeune femme les vêtements au vent, en route pour le parc ou la piscine. Qui feignaient d'ignorer l'agente de stationnement appliquée à sa tâche de vampire, proprement vêtue dans son uniforme marine, blindée contre les coups de mépris au volant de sa voiture bleu royal. Qui cachaient leur pitié pour la folle, avec sa jupe chaque fois plus courte et ses jambes couleur blafarde, trop arquées pour plaire, qui promène d'une saison à l'autre ses cheveux en broussaille à peine domptés par une barrette de petite fille, incapable de sourire, incapable de parler autrement que seule : à qui ?

12

C'était chaque jour une traversée du désert. Il me fallait franchir, devant sa fenêtre, une zone blanche sans bruit ni consistance. Je marchais, le souffle coupé, depuis la fin de l'allée au sortir de chez moi jusqu'à la ruelle avant la grande rue. Qu'il fût là ou non, ses yeux noirs guidaient mes pas comme un signal électrique pousse une voiturette sur ses rails.

Je m'évertuais à chasser l'idée harassante de ce que serait ma réaction si je devais le croiser à nouveau. Est-ce que j'arriverais à placer mon regard dans le sien ? à mêler sa pâleur à la profondeur du charbon ? Est-ce que je fixerais le nez ? la bouche ? les épaules ? le ventre ? Est-ce que je lèverais la tête ? Est-ce que je la détournerais ? Que ferais-je exactement si je venais à le recroiser ?

□

À force de craindre de devoir jouer mon scénario, il acquit une réalité incontournable : j'allais tôt ou tard le rencontrer, voisinage oblige. Peu à peu rassurée par la fatalité du sens commun, je sentis, d'une fois à l'autre, mes mains se décoller de mon corps en passant devant chez lui. La serviette n'était plus pressée à deux bras sur la hanche comme pour lui faire jouer le rôle de tablier de plomb à la salle de radiographie. Et le bébé pouvait maintenant faire le koala sur ma joue gauche, du côté de la rue. De là à tourner la tête et à oser regarder ce qui se tramait derrière sa fenêtre, il y avait aussi loin que de Québec à Rabat. Mais ce début d'échappée à l'emprise de mon voisin, sans rejoindre l'aisance ou l'indifférence, restitua pas à pas sa couleur à la portion de rue ensorcelée.

□

Après quelques mois de ce manège, je retombai sur lui une fin de vendredi, en pleine rue, près de la boulangerie, tout juste avant de tourner le coin vers chez nous. Il portait le même

jeans, le même blouson de cuir noir, les mêmes souliers que la fois dernière. Son visage n'avait pas changé d'un iota.

Ma réaction me surprit : « Tu es donc mon voisin ? » lui demandai-je sur un ton affirmatif. « Si l'on veut », répondit-il après cinq bonnes secondes, énigmatique.

□

Qu'est-ce que la géographie venait faire ici ? Qu'est-ce que sous-entendait le « donc » de ma question ?

« Tu es donc mon voisin. » J'avais réalisé que le propriétaire du regard le plus troublant qu'il m'eût été donné de croiser dormait chaque nuit à quelques mètres de mon lit. Et je lui en faisais part.

Qu'est-ce que le « mon voisin » imprimait à ma question si ce n'est que la voisine du possesseur du regard ébène était saprement égocentrique et que, par conséquent, le statut de ce voisin ne pourrait être autre que celui de satellite ? Mon voisin. Mon. Voisin. Proche et à moi. Mien. Tout proche. Tout près. À moi.

« Tu es donc mon voisin ? » lui avais-je dit. Je l'avais tutoyé avant même de le regarder. Je veux dire de le regarder pour vrai, à mon tour. Autre belle arme que la parole ! Il avait répondu « Si l'on veut. » Et vlan ! La guerre était déclarée.

Je compris sans difficulté le fond de sa pensée : il ne serait jamais à personne, ici, puisqu'il était d'ailleurs au départ. Voisin par accident. Voisin par la force des circonstances. Voisin de corps sinon d'esprit. Son regard jeta à nouveau sur les alentours un dérisoire inconfortable. Je sentis s'ouvrir la porte d'un four. Deux portes d'un four. Une telle chaleur s'en dégagea que je reculai avant de pouvoir faire un pas pour contourner l'homme qui avait ces deux portes dans le visage. N'ayant plus rien à perdre, je m'y accrochai en reprenant ma route pour laisser aussitôt derrière moi autant de feu que de regret d'avoir ouvert la bouche.

Je lui avais donné à entendre ma voix. Il avait eu ma voix avant que je n'aie la sienne. Et je n'avais pas vraiment eu la

14

sienne. Les Arabes ont plus d'une voix dans leur sac. Celle que j'avais reçue était une pelure de banane. Sans aucun doute, il avait voulu que j'y glisse pour tomber tout droit dans l'équivoque. Je m'étais mise à nu comme une putain. Et il n'avait pas payé.

□

Pendant deux mois, j'évitai de passer devant chez lui. Cela me causait quelque embarras puisqu'il me fallait faire le tour du bloc avant de rejoindre la grande rue alors que nous en habitions tout près. Cela représentait un détour de huit cents pour cent. Les Arabes aiment faire marcher.

Avec le sentiment d'avoir été volée, la crainte, la gêne, le mystère, la honte, l'embarras, le sentiment d'être sur le qui-vive, tout ce périple désertique que j'avais entrepris le jour où il avait posé sur moi son regard, firent place à la rage. Je me transformai en montagne. En djebel. En minaret sacré. En croissant de lune. En sourire penché.

Désormais, je promenais ma tête comme Salomé dut promener celle de saint Jean devant les convives d'Hérode. À la fois vaincue et victorieuse. Happée et emportée par le verdict d'un juge sans visage après un procès sans mobile. Le couperet s'était abattu, la tête était bien là dans le plateau, chacun était bien là pour la regarder passer, mais nul n'avait les mots pour raconter ce qui avait permis au couteau de trancher son socle.

Je promenais ma tête comme l'Everest perd la sienne derrière les nuages. Elle était si haute que j'avais la certitude qu'elle échappait à son regard lorsque je me décidai à repasser devant sa fenêtre. C'était mon corps qui recevait ses ondes infrarouges. Mon *legging* ne me dissimulait pas assez. Ma jupe moulait trop mes hanches. Ma blouse s'ouvrait démesurément sur ma gorge. Mon pull semblait superflu. Je gambadais au lieu de marcher. Mes épaules cherchaient l'équilibre, plus droites que courbées. Ma tête suivait, précaire, l'ossature en mouvement. Celle d'une

femme de trente-huit ans qui eut trois enfants par hasard. Dont personne ne se reconnaît comme père.

□

Demain, je lui offrirai le scarabée. Un geste, cela vaut mieux. Cela vaut mieux que... Un geste. On verra. Je crois aux symboles. C'est le scarabée que Robert l'Égyptien a donné à grand-maman alors qu'ils étaient fiancés à Paris. Un scarabée d'émeraude monté sur une plaque d'argent au dos de laquelle il avait gravé gauchement et en tout petit : « Je vous aime — Bob ». J'ai ce scarabée dans mes bijoux sans rien en faire depuis que grand-maman me l'a donné, des années avant de mourir. Il aura enfin une destination.

Je l'offrirai à l'Arabe en souvenir de lui. D'eux. De Paris et des cafés sirotés sur les Champs-Élysées en 1928 après les répétitions de grand-maman à l'Olympia. Après les examens de Robert à la faculté de médecine. Avant le resto et la danse. Avant que n'arrivent les copains. Au moment où tout était encore à vivre. Au moment où s'anticipait l'avenir, tout doucement, à portée de main. À vue de nez.

Je lui offrirai cette petite fenêtre verte en pierre précieuse qui n'a pas débouché, à l'époque, sur davantage que la répétition suivante de grand-mère, que l'examen suivant de Robert, que les trois mêmes copains qui ont fini après un certain temps par se rencontrer seuls, sans l'un ni l'autre. Puis à cesser de se demander de leurs nouvelles.

Je lui offrirai cette petite fenêtre verte pour tenter les djinns. Pour voir si le sirocco peut réchauffer les érables ambrés et la terre humide. Pour voir si j'ai bien reconnu dans les yeux noirs de mon voisin une histoire inachevée. Pour voir ce qui se cache sous le voile. Ce qu'il y a derrière la forteresse de pisé aux minuscules ouvertures, juchée entre montagne et désert.

□

16

Je me rabattis sur ma petite pierre comme une malade sur son placebo. Comme un endiablé sur son gri-gri. Je la traînais dans ma poche sans oser en faire autre chose que de la serrer entre mes doigts frileux et impatients.

Je ne travaillais plus que par devoir. Je n'embrassais plus mes enfants le soir que par habitude. Qu'en succombant à leurs supplications.

— Viens, maman. Reste.

— Maman, borde-moi, tu m'as promis que tu me borderais. Assis-toi. Raconte-moi ta journée. Quinze minutes. Reste quinze minutes. Comme hier soir. C'est ça qu'on avait décidé.

— C'est à mon tour, maman. Ça fait longtemps que t'es avec lui. C'est à moi, là, maintenant.

Je ne déjeunais plus que difficilement convaincue par le pâle souvenir des déjeuners d'antan. Alors que le pain goûtait les projets des samedis en famille. Que les céréales étaient parfumées aux bananes de l'enfance. Alors qu'on avait tous hâte d'enfiler un jeans revêche pour aller courir je ne sais quel lièvre au soleil.

Je circulais dans ma grille horaire, mon talisman collé aux doigts. En y concentrant tous mes rêves. J'en palpais la réalité, la richesse, le serment.

□

Je ne sais pas ce qui m'a pris. La gêne, probablement.

Je ne pensais pas qu'il finirait son vin avec détermination, en levant le coude et le menton, d'un coup sec, le sourire aux lèvres, le regard posé sur moi, tendre et prometteur. Il venait de lancer : « À nous deux ! » C'était notre premier souper.

À son insu. Avant sa dernière lampée. Je ne sais pas ce qui m'a pris de déposer, en un éclair, mon scarabée dans son verre.